

Hélian

À L'ENFANT ÉLIS

Élis, l'appel du merle au cœur de la noire forêt
Sonne ta perte.
Tes lèvres boivent la fraîcheur à la source bleue
des rochers.

Souffre que ton front saigne doucement
D'antiques légendes
Et le présage obscur des vols d'oiseaux.

Mais tu marches à pas légers dans la nuit
Suspendue et pleine de raisins pourpres,
Et tes bras sont plus beaux qui bougent
dans le bleu.

Un fourré d'épines chante
Où sont tes yeux couleur de lune.
Élis, oh il y a si longtemps que tu es mort.

Ton corps est une hyacinthe
Où un moine enfonce des doigts de cire.
Notre silence est une grotte obscure ;

Parfois il en sort une bête douce
Qui clôt ses lourdes paupières avec lenteur.
À tes tempes goutte une rosée noire,

Le dernier or des étoiles perdues.

MON CŒUR LE SOIR

Le soir on entend le cri des chauves-souris
Deux chevaux noirs bondissent dans la prairie
Le rouge érable bruit
La petite auberge apparaît au voyageur,
 en marge du chemin
Goût délicieux des noix avec du vin nouveau
Délice : trébucher ivre dans la forêt
 qui s'enténébre.
À travers le noir des rameaux tintent
 des cloches douloureuses
La rosée goutte au visage.

DE PROFUNDIS

Il y a une éteule où tombe une pluie noire.
Il y a un arbre brun qui se dresse solitaire.
Un vent qui siffle et tourne autour des
hutes vides.
Tristesse de ce soir !

Au-delà du hameau
La calme orpheline glane encore de maigres
épis.
Ses grands yeux couleur d'or boivent
le crépuscule ;
De tout son être elle attend le divin Fiancé.

Quand ils revinrent,
Les bergers trouvèrent son doux corps
Pourri dans le fourré d'épines.

Je suis une ombre loin des villages obscurs.
À la source du bois
J'ai bu le silence de Dieu.

Un métal froid martèle mon front.
Des araignées cherchent mon cœur.
Il y a une lumière qui s'éteint dans ma bouche.

Je me trouvai la nuit sur une lande,
Tout pailleté de débris d'astres et de poussière
d'étoiles.
Dans la coudraie.
Bruissaient de nouveau les Anges de cristal.

PSAUME

À Karl Kraus

C'est une lumière soufflée par le vent.
C'est une auberge des landes qu'un buveur
ivre quitte l'après-midi.
C'est une vigne brûlée et noire avec des creux
pleins d'araignées.
C'est une chambre qu'on a blanchie avec
du lait.
Le fou est mort. C'est une île de la mer du Sud
Où faire accueil au soleil-dieu. Les tambours
battent.
Les hommes vont mimant des danses
guerrières.
Les femmes balancent les hanches parmi
les lianes et les fleurs de feu,
Quand la mer chante. Ô notre paradis perdu !

Les nymphes ont quitté les forêts d'or.
On enterre l'étranger. Alors goutte une pluie
de lueurs pâles.
Le fils de Pan paraît sous la figure d'un
terrassier
Qui dort son midi sur le bord du brûlant
asphalte.

Il y a des petites filles dans une cour, en robes
minables à déchirer le cœur!

Il y a des chambres pleines de sonates et
d'accords.

Il y a des ombres qui s'étreignent devant un
miroir aveugle.

Des convalescents se chauffent aux fenêtres
de l'hôpital.

Un vapeur blanc remonte le canal, tout
chargé de pestes sanglantes.

L'étrange sœur hante à nouveau les mauvais
rêves de quelqu'un.

Elle se repose sous le buisson de coudre, elle
y joue avec ses étoiles.

L'étudiant (peut-être un double) la regarde
longuement de la croisée.

Son frère mort est là, debout derrière lui, ou
sur les marches du vieil escalier tournant!

Dans l'ombre des châtaigniers bruns blêmit
la figure du jeune novice.

Le jardin gît dans le soir. Au carrefour les
chauves-souris tournoient, ailes battantes.

Les enfants du concierge cessent leurs jeux
et quêtent l'or du ciel.

Accords derniers d'un quatuor. La petite
aveugle court en tremblant dans l'allée.

Puis son ombre longe à tâtons les murs
froids, tout entourés de contes et de
légendes sacrées.
Le soir, il y a un bateau vide qui descend
le sombre canal.
Dans la ténèbre de l'asile croulent des ruines
humaines.
Les orphelines mortes sont couchées contre
le mur du jardin.
Hors des chambres grises s'avancent des
anges aux ailes tachées de boue.
Des vers gouttent de leurs paupières flétries.
La place devant l'église est sombre et
silencieuse comme aux jours de l'enfance.
Des vies de jadis chaussées d'argent glissent
et s'éloignent.
Et les ombres des damnés descendent vers
le soupir des eaux.
Le magicien blanc joue avec ses serpents
dans sa tombe.

Au-dessus du calvaire, silencieusement,
s'ouvrent les yeux d'or de Dieu.

CHANT DU SOIR

Le soir, quand nous allons par les sentiers
obscurs,
Se lèvent devant nous nos formes blêmes.

Quand la soif nous saisit,
Nous buvons les eaux pâles de l'étang,
La douceur de notre triste enfance.

Las à mourir nous reposons sous l'arche
d'un sureau,
Les yeux au vol des mouettes grises.

Des nuages de printemps montent sur
la sombre ville
Qui tait les temps plus illustres des moines.

Quand j'ai pris tes mains étroites dans
les miennes,
Tu ouvris lentement tes yeux immenses.
Tout est passé depuis longtemps.

Mais quand son âme est visitée d'une
harmonie obscure,
Tu apparais à l'ami, toute blanche dans
son paysage automnal.

HÉLIAN

Aux heures solitaires de l'esprit, c'est chose belle
De s'en aller sous le soleil, au long
Des murailles d'or de l'été.
Les pas bruissent doucement dans l'ombre,
 mais sans rompre
Au marbre gris le sommeil du fils de Pan.

Sur la terrasse, le soir, nous bûmes du vin
 brun jusqu'à l'ivresse.
La pêche s'empourpre et brûle au creux
 des feuilles.
Tendre sonate, rire heureux.

Qu'il est beau, le silence de la nuit !
Dans la plaine obscure
Nous croisons des bergers et de blanches étoiles.

Quand l'automne est venu
S'éveille dans le bois une calme lumière.
Nous errons apaisés au long des murailles
 rouges,
Et nos regards levés suivent les vols d'oiseaux.
Le soir l'eau pâle choit dans les urnes des
 tombes.
Le ciel repose au nid des rameaux nus.

Le paysan porte le pain, le vin dans ses mains
pures,
Les fruits mûrissent doucement aux
chambres pleines de soleil.

Oh qu'elle est grave, la face des morts
bien-aimés !
Mais la juste vision remplit l'âme de joie.

Quel solennel silence au jardin désolé,
Quand le jeune novice couronne son front
de brun feuillage
Et que son souffle boit un or glacé !

Ses mains touchent la vieillesse d'eaux
bleuissantes,
Ou les pâles joues des sœurs dans le froid
de la nuit.

Légère, harmonieuse est la marche au long
des chambres gaies,
Où la solitude règne et le bruissement de
l'érable,
Où peut-être la grive chante encore.

L'homme est beau qui apparaît dans l'ombre,
Quand il meut bras et jambes et s'émerveille,

Et que ses yeux lentement roulent aux orbites
pourpres.

À vêpres l'étranger se perd dans les noirs
décombres de novembre,
Sous les ramures mortes, au long des murs
lépreux,
Où s'en est allé jadis le saint frère
Abîmé dans la tendre musique de son délire.

Ô solitude où cesse doucement le vent du soir !
Lasse à mourir, la tête s'incline dans l'ombre
de l'olivier.

Saisissante est la déchéance d'une race !
C'est l'heure où les yeux du voyant s'emplissent
De l'or de ses étoiles.

Un carillon retombe dans le soir et ne tinte plus ;
Les murs noirs croulent sur la place.
Le soldat mort appelle à la prière.

Le fils, un ange blême,
Entre dans la maison déserte de ses pères.

Les sœurs là-bas s'en sont allées auprès des
pâles vieillards.

Le dormeur les trouva la nuit aux colonnes
du seuil,
Revenues de leurs tristes pèlerinages.

Ô la fange et ces vers qui hérissent leur
chevelure,
Quand il est là, debout dans l'ombre, avec
ses pieds d'argent,
Et ces mortes qui s'avancent hors des
chambres nues!

Ô psaumes dans la pluie ardente de minuit,
Quand les valets fouaillaient d'orties les
doux yeux!
Fruits d'enfance, les grappes du sureau
Se penchent étonnées sur un tombeau vide.

Des lunes jaunies roulent doucement
Sur les draps de fièvre du jeune homme,
Puis vient le silence de l'hiver.

Un haut Destin descend pensif la rive du
Cédron
Où le cèdre, tendre créature,
S'épanouit sous les sourcils bleus du Père.
Un berger guide son troupeau, la nuit, au
pâturage,

Ou des cris déchirent le sommeil,
Quand un Ange d'airain dans le bois sombre
saisit l'homme,
La chair du Saint fond sur le gril ardent.

La vigne pourpre grimpe autour des huttes
d'argile,
Parmi les bruissantes gerbes de blé jauni,
Le bourdonnement des abeilles, les vols des
grues.
Le soir dans les sentiers rocheux se croisent
des ressuscités.

Des lépreux se mirent dans les eaux noires,
Ou ils ouvrent en pleurant leurs vêtements
souillés
Au vent venu de la colline rose, comme un
baume.

À tâtons, par les rues aveugles de la nuit,
Des filles minces vont cherchant le berger qui
les aime.
Le samedi s'élève dans les huttes un hymne
de douceur.

Faites que ce chant garde aussi souvenance
De l'enfant aux sourcils pâles, de sa démence
et de sa mort,

De l'être pourrissant qui lève ses prunelles
bleuâtres.

Ô tristesse de ce revoir !

Les étapes de la démence aux chambres
noires,
Les ombres des vieillards sur le seuil de la
porte ouverte,
Quand l'âme d'Hélian se mire au miroir rose
Et que choient la lèpre et la neige de son
front...

Les étoiles aux murs se sont éteintes
Et les blanches figures de la lumière.

Voici que montent du tapis les ossements des
sépulcres,
Le silence des croix écroulées sur la colline,
La douceur de l'encens dans le vent pourpre
de la nuit.

Ô prunelles broyées aux bouches noires !
Quand solitaire et doucement vaincu par les
ténèbres
Le petit-fils rêve à sa fin obscure,
Le Dieu de paix sur lui penche l'azur de ses
paupières.

EN CHEMIN

Vers le soir ils portèrent l'étranger dans la
chambre des morts.
Une odeur de goudron ; le bruissement léger
des platanes rouges ;
Le vol noir des corneilles ; un défilé de garde
sur la place.
Le soleil a sombré dans des linges obscurs ;
ce soir passé revient sans trêve.
Dans la chambre proche ma sœur joue une
sonate de Schubert.
Son sourire choit doucement dans la fontaine
en ruine
Qui bruit au crépuscule, pâle et bleue.
Ô vieillese infinie de notre race !
Quelqu'un chuchote en bas dans le jardin ;
quelqu'un a quitté ce ciel noir.
Des pommes sur la commode embaument.
Grand-mère allume des bougies d'or.

Ô douceur de l'automne ! Dans le vieux parc
nos pas sonnent légers
Sous les arbres en haute voûte. Ô qu'elle est
grave, la face d'hyacinthe du crépuscule !
La source bleue à tes pieds, le rouge silence
mystérieux de ta bouche,

Assombri par le sommeil des feuillages et l'or
obscur des tournesols fanés...

Tes paupières alourdis de pavot rêvent
doucement à mon front.

De calmes cloches vibrent dans ma poitrine.

Ton visage
Est un nuage bleu descendu sur moi dans le
demi-jour.

Un lied sur la guitare dans une auberge
inconnue,

Ces buissons là-bas de sureau sauvage,
un jour de novembre au lent déclin,

Des pas familiers dans le sentier saisi
d'ombre, des poutres brunes aperçues,

Une fenêtre ouverte où s'attardait un doux
espoir –

Toutes ces choses sont tellement indi-
cibles, ô Dieu, que l'on tombe à genoux,
bouleversé.

Ô que la nuit est sombre! Une flamme
pourpre

S'est éteinte à mes lèvres. Dans le silence
Le luth solitaire s'est tu de l'âme anxieuse.

Ta tête ivre de vin roule au ruisseau. Ne lutte
pas.